

# **Nature humaine**

Roman

Du même auteur :

- *Tournant d'une bataille à Eisenberg* – Édition 2016  
(Bookelis – Hachette Livre distribution) ;

- *Prémices d'une aventure* – Édition 2015  
(Bookelis – Hachette Livre distribution) ;

- *Chemin de destinées* – Édition 2015  
Premier Prix littéraire 2016 des Arts et Lettres de France  
(Bookelis – Hachette Livre distribution).

À Robert et Claude.

*La croyance en une origine surnaturelle du mal  
n'est pas nécessaire. Les hommes sont à eux seuls  
capables des pires atrocités.*

Joseph Conrad

## Carte du continent



## Préambule

Pourquoi écrire ce livre, si ce n'est pour faire partager ce que j'observe et ressens, cela par le biais d'un monde certes imaginaire, mais révélateur de celui dans lequel nous vivons ?

Les différentes époques, y compris la nôtre, ont vu disparaître et apparaître tant de choses, surgir tellement de nouveautés, que nous n'avons même plus réellement conscience des évolutions qui s'opèrent et qui nous submergent.

De nos jours, tout change, et de plus en plus vite : les régimes, les politiques, les frontières, les monnaies, les idées, les mœurs, les technologies, les cadres de vie, les coutumes. Seule la nature humaine semble constante et immuable. Dans une course effrénée qu'il n'arrive plus à maîtriser, l'homme se révèle susceptible d'engendrer la fin d'un monde. Pourtant, malgré tout, reste-t-il toujours capable de faire renaître l'espoir d'une vie meilleure ?

## I

Aujourd'hui retiré sur le sommet d'une des plus hautes montagnes, un vieillard se souvient. Il se rappelle ce doux matin de printemps, lorsque enfant, il se promenait, heureux, sur le sentier pentu, et respirait le parfum des fleurs qui s'ouvraient à la vie.

Témoin du chaos qui plongea le continent dans le néant, le vieil homme médite sur le monde passé de ses ancêtres.

— Que faisais-tu en ces lieux, bien loin de ton palais, petit ? s'enquiert une voix qui lui paraît familière.

— Parcourant le chemin fleuri, je jouais avec mon chien. Puis, soudain, je l'ai perdu, lui répond la voix de son enfance.

— Tu sais, on ne prend vraiment conscience du bonheur que lorsqu'on l'a égaré.

— J'ai ensuite traversé un grand orage, et n'ayant trouvé aucun refuge, je n'ai pu m'abriter. J'ai donc marché, marché, sans compter mes pas ni savoir vraiment où j'allais, précise l'enfant qu'il fut.

— Pour pouvoir cueillir le bonheur, il ne faut pas se retourner vers son passé, mais continuer sa route sans

relâche. Alors, à son tour, ta descendance empruntera les sentiers fleuris, baignant dans l'amour de tout ce qui vit. Pour cela, il faut du courage et de la ténacité.

— Oui, d'ailleurs, un jour, je compris qu'il me fallait persévérer, encore et toujours, pour arriver tout en haut de la montagne de la vie afin de retrouver le chien que j'avais perdu.

— Dis-moi, te souviens-tu de ta belle cité ?

— Oui, je crois, mais je compte sur toi pour me la rappeler. Le savoir se lit souvent dans les yeux de ceux que tu regardes, et malgré les ans, les tiens s'illuminent encore.

Au soir de ses jours, le vieillard se remémore l'enfant venu de sa plaine féconde. Remontent alors en sa mémoire ses souvenirs, et foisonnent les doux moments de sa tendre jeunesse, aujourd'hui bien lointaine.

Des instants irrémédiablement révolus occupent encore son esprit. Les êtres chers à son cœur ne sont désormais que des ombres qui dansent dans un ancien monde coloré et émaillé de détails charmants, jusqu'au jour où tout bascula...

— Parle-moi de mon enfance...

— Je m'appelle Irasme, je fus toi, mon jeune enfant. Je suis né il y a bien longtemps, et je me souviens.

— Oh ! raconte-moi, raconte-moi le monde ! ... — Raconter le monde est un immense défi. C'est relater des choses qui ne nous appartiennent plus, et parfois même, qui ne nous ont jamais appartenu. C'est aussi évoquer

une partie de soi, de ses souvenirs, et du ressenti que t'a laissé le passé. La Terre était ronde et belle, le ciel était tout en haut, d'un bleu azur. Les mers, vertes et bleu marine, selon les courants, entouraient les îles et les continents. Les terres généreuses portaient en leur sein de quoi nourrir les hommes et les bêtes. Tu sais, mon petit, depuis que la vie a vu le jour, est née la bataille pour la survie. Dès le début de l'humanité, le feu, le fer et les armes ont servi l'homme pour mieux dompter son devenir. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, l'évolution de l'être lui permit de vivre de mieux en mieux. Hélas, très vite, des rivalités engendrèrent des combats de plus en plus violents. Des peuples ont voulu dominer leurs semblables, développer leur territoire et leur influence, souvent au détriment de la dignité humaine. D'autres se sont défendus contre l'envahisseur, au péril même de leurs propres vies. Je ne peux qu'essayer de réfléchir, de comprendre pourquoi. Pourquoi les hommes et le monde en sont-ils arrivés là ? L'homme s'est peu à peu engagé sur un chemin sans savoir vraiment où il le menait. Je me souviens qu'en ce temps-là, du haut de mes sept ans, le bonheur me semblait éternel. Soudain, je compris que rien n'est jamais acquis...

Après un long silence, le vieillard reprend :

— Quels que soient les peuples, les civilisations, les sociétés et les régimes, quelles que soient les époques et les mœurs, l'homme est avant tout homme, et l'on

retrouvera, jusqu'au grand soir, la constance de ses qualités, mais aussi de ses défauts, de ses grandeurs et de ses faiblesses qui règnent sur le Monde depuis sa création.

— Mais quels sont ces peuples ? demande l'enfant qui est en lui.

— Oh ! il y en eut de très nombreux au cours des siècles, mais malgré leurs différences, vois-tu, ils ne manquaient pas toutefois de se ressembler dans leur comportement. Car, si les conditions de vie de l'homme et de son environnement ont évolué, il n'en reste pas moins que la véritable nature de l'individu n'a, quant à elle, que peu varié.

L'enfant reste figé, mais loin d'être surpris, il semble même deviner la suite. Le vieillard se remémore le lointain passé de ces civilisations à ce jour oubliées, complètement disparues dans le gouffre de leurs propres turpitudes. Il réalise combien le destin de ces peuples fantômes illustre le cheminement fatal de l'être humain.

— Conte-moi l'histoire de cet ancien monde d'où je viens.

— Eh bien, voilà, le plus grand des continents était entouré de mers et d'océans. De grandes étendues riches et abondantes se déployaient jusqu'à des horizons inexplorés et désertiques. À l'est, le peuple des Itraques vivait dans un immense empire où les plaines et contrées séparaient les villes et bourgades. Dès la disparition de l'empereur Marmados, son fils Baïnour dut entreprendre

de grandes réformes. À l'ouest vivaient les Phargates, à la tête desquels régnaient Erraklon et son épouse Messalia. Ce royaume moderne était doté d'une administration organisée et structurée que Nathmanon, l'aide de camp du roi, dirigeait d'une main de fer, sans qu'il y parût. Au sud du continent, la mer de Salis était bordée par le grand désert de Sarhagobbi, seul accès vers des terres isolées quasiment inconnues où vivaient des peuplades primitives, les Hypostèques.

— Comment ces peuples ont-ils évolué et coexisté ? s'interroge-t-il.

— Différents, ils se sont développés chacun selon leur particularité et leurs mœurs. Leurs destins, peu à peu intrinsèquement liés, se sont entremêlés dans des rapports ombrageux et sanglants. Hélas ! mon enfant, j'ai compris qu'ils ont d'abord été victimes d'eux-mêmes... Tu apprendras que la véritable faiblesse de l'homme réside dans son incapacité à évaluer les conséquences de son comportement. Souvent poussé par son ego, il est pris dans un engrenage le conduisant inexorablement à sa propre destruction.

— Ils n'ont rien pu faire pour éviter cela ?

— Malheureusement, trop peu de peuples ont conscience de leur propre déchéance. Faute de lucidité, ou imbu de lui-même, l'homme perd la notion de mesure et se laisse entraîner sur la pente d'un piteux destin.

— Mais que s'est-il réellement passé ?

— Eh bien, le monde de mes ancêtres...

## II

L'empire d'Itraque s'étendait à l'est sur des milliers de kilomètres. Pour survivre, le peuple dut se rassembler sous la bannière de son empereur Marmados qui avait su imposer, d'une main de fer, un régime fort et musclé. Cet homme, grand, solidement bâti, avait dès sa plus tendre enfance reçu une très sévère éducation. Arrivé en âge de gouverner, il sut très vite que sa tâche serait difficile. Déplorant l'éclatement du pays qu'on lui laissa en héritage, il réalisa rapidement que seule une politique ferme et vigoureuse favoriserait la cohésion de l'empire. Il ranima alors la ferveur patriotique de l'ensemble des coteries et des clans dispersés. Marmados demanda les faveurs de l'Église afin qu'elle bénît son couronnement. Ainsi, son autorité émanant directement de la puissance divine, et grâce à l'influence des hauts patriarches, l'empereur vit les fidèles des plus lointaines contrées se rallier à sa cause. À la tête d'un régime autoritaire, Marmados rassembla son empire en un seul peuple, fier d'appartenir à une même culture, la culture itraque.

Après soixante ans de règne sans partage, le pouvoir absolu avait provoqué l'asphyxie quasi totale de

la société. À la fin de cet hiver des plus rigoureux, l'empire commençait à se dévêtir peu à peu de l'immense manteau blanc qui recouvrait les plaines, vallées et faubourgs depuis de si longs mois. Regagnant la capitale Petro-Bourkh, Baïnour apprit que son père, le dictateur Marmados, venait d'avoir subitement une attaque. Surpris, il accourut sans tarder au palais, monta quatre à quatre le grand escalier qui menait aux appartements de l'empereur.

— Père, c'est moi, votre fils !

— Baïnour... mon fils... vois-tu, mon heure approche. Je sens mes forces m'abandonner. Je pars, sans avoir malheureusement terminé ma tâche.

— Père, vous allez vous rétablir. Vous avez tant de choses à m'apprendre encore.

— Hélas ! le fil de ma vie va s'interrompre. Tu devras prendre ma suite à la tête de ce grand empire dont nous avons hérité depuis tant de siècles. Mon grand-père, puis mon père et moi-même avons fait de notre mieux pour notre peuple, afin de le mener sur le seul chemin dont l'homme a toujours rêvé, celui de l'éternité. Promets-moi d'être fidèle à notre destinée.

— Je vous le promets, Père, répondit-il en lui tenant la main.

— Je vais rejoindre ta chère mère qui m'attend... Mais auparavant, comme il se doit dans notre tradition, et devant le représentant de notre Très Sainte Mère l'Église, je te remets cet anneau, symbole du pouvoir... Dieu !

Voici celui à qui je transmets, de mon vivant, le pouvoir et le règne qui m'ont jadis été transmis par mon père.

Alors que le grand-prêtre bénissait la passation rituelle, Baïnour, agenouillé au pied du lit de Marmados, pleurait la mort de son père, à l'instant rappelé à Dieu.

Des obsèques solennelles eurent lieu, et quarante jours de deuil furent respectés dans tout l'empire. Malgré une certaine tristesse, une grande partie du peuple ressentit la disparition de Marmados comme une sorte de délivrance. Et c'est dans une ambiance de renouveau que le jeune Baïnour fut couronné empereur. Ce grand brun aux yeux verts portait l'habit avec prestance. Il avait hérité de l'élégance de sa mère décédée à sa naissance. Tous les regards se posaient sur lui et personne ne pouvait l'ignorer.

Ce soir-là, dans l'antichambre de la salle du trône, le jeune monarque, seul, s'interrogeait.

— Mais pourquoi moi, mon Dieu ? Pourquoi ? Pourquoi aujourd'hui dois-je supporter le poids du pouvoir sur mes épaules ? Après mon arrière-grand-père, mon grand-père et mon père, me voilà en charge d'un lourd héritage. Un empire qui s'étend de l'océan, à l'est, aux frontières phargates, à l'ouest, des abords du pôle Nord aux montagnes du Sud. Cette terre froide et fumante, qui a donné tant d'espairs et de vies, la voilà désormais dans ma main, comme un bien qui m'appartient, mais dont je ne maîtrise rien. Pour chasser les maux de la dictature, tel un médecin, je dois soigner

les institutions, administrer ce remède que l'on appelle la démocratie. Mon père m'en a tant appris les limites et les dangers que ma vigilance doit être de tout instant, car je sais que les faiblesses d'un tel régime ouvrent grandes les portes du mal, poussées par trop de mauvais esprits.

Le nouvel empereur commença son règne sous l'influence d'anciens conseillers conservateurs de son père. Des membres de l'appareil politique placés dans les arènes du pouvoir continuaient à sévir. Ils craignaient la remise en cause de leurs privilèges, s'opposaient et résistaient à tous changements éventuels. Pour eux, les plus grandes craintes venaient des contrées éloignées, situées tout à l'est. De vastes terres agricoles et d'immenses forêts étaient en effet gérées par des paysans qui avaient, peu à peu, su s'affranchir de leurs maîtres. Longtemps réticents au pouvoir central instauré par Marmados, et après des décennies de servage, des groupes d'insurgés développaient une véritable fronde contre la levée des impôts, toujours de plus en plus lourds. De la bouche même d'émissaires ecclésiastiques, ces régions étaient sur le point de faire sécession et de réels dangers de dislocation menaçaient l'empire d'Itraque.

Baïnour se devait de commencer son règne par un signal fort adressé à ces populations dont la fidélité s'avérait plus qu'incertaine. C'est la raison pour laquelle il décida immédiatement de partir visiter ces terres septentrionales dont son père lui avait tant parlé et qu'il

lui avait présentées comme très froides et peu accueillantes.

Par-delà le grand fleuve Bahkal, l'hiver était loin d'avoir rendu son tablier blanc, et d'importants moyens furent mis en œuvre pour faciliter le voyage du jeune empereur. Depuis déjà trois semaines, des ambassades étaient parties en éclaireurs afin de sécuriser le parcours, annonçant la visite de Sa Majesté attendue par convoi spécial.

La nouvelle se répandit de village en village comme une traînée de poudre jusqu'à Bachourk, la plus grande des cités. Les habitants s'attardaient à regarder sur les murs de grandes affiches représentant le nouvel empereur, et une certaine effervescence se faisait ressentir jusqu'au cœur des plus petits quartiers.

Dans certains milieux, loin de faire l'unanimité, l'arrivée de Baïnour alimentait d'âpres discussions et échauffait, semble-t-il, bien des esprits. Ce jour-là, un homme ressemblant à un paysan, coiffé d'une casquette sombre, se précipita et entra dans une auberge où se tenait, dans l'arrière-salle, une singulière réunion.

— Pashka !... Nous n'attendions plus que toi, s'exclama Raspov.

— Bonjour camarades, je viens de terminer toutes les vérifications nécessaires et tout semble au point pour le grand jour, déclara Pashka.

C'est alors qu'il sortit d'un vieux sac un lourd objet enveloppé dans un linge de toile grossière et sale.

Une fois déplié, l'on put découvrir un engin rutilant, composé de fils, de rouages, de pistons et d'engrenages.

— Voilà donc la machine infernale qui mettra fin aux décennies de dictature que notre peuple a connues, déclara Raspov.

— Oui, répondit Pashka, et en voici la clef, sans laquelle le système ne pourrait fonctionner. J'ai décidé d'en confier la garde à ma fille Waleshka, en qui j'ai toute confiance. Sans compter que les services de sécurité ne se méfieront pas d'une si charmante petite.

D'une rare beauté et d'une grande prestance, Waleshka ne laissait personne indifférent. Malgré ses longs jupons et sa robe de coton, sa grâce et son allure svelte charmaient tous les regards. Ses grands yeux clairs en amande illuminaient son visage aux hautes pommettes rondes. Alors que la neige tombait fort, tête et poitrine couvertes, emmitouflée dans son gros châle de laine, Waleshka quitta l'auberge en toute discrétion.

Au centre du village, alors que deux soldats collaient sur un mur le portrait de Baïnour en habit d'empereur, la jeune fille, marquant un temps d'arrêt, ne put s'empêcher d'admirer avec insistance le profil du nouveau monarque.

— Papa, dit-elle à Pashka, venu la rejoindre, es-tu sûr qu'il faille...

— Mais ! Mais voyons, ma chère fille, penses-tu à tout ce que notre peuple a subi ?

— Justement, il est temps de tourner la page.

Marmados est bien mort, et il a emporté avec lui son long cortège de sang. Désormais, la violence doit cesser. Elle est devenue inutile, et ne soulagera plus personne. J'ai entendu dire, Papa, que notre nouvel empereur semble porteur de réformes, de liberté et de justice.

— Que dis-tu, ma fille ?

— Écoute, si nous éliminons Baïnour, je crains que les représailles de son entourage ne soient terribles. N'oublie pas la force de cette bande de conservateurs qui a tant inspiré Marmados !

— Justement, ils restent très influents et le jeune empereur risque de ne pas faire le poids, face à ces suppôts de Satan, rétorqua Pashka.

— Papa, au lieu de supprimer Baïnour, il faut le sauver. Le sauver de ces vieux démons, et nous sauverons le pays.

— Ah ! et tu vois cela comment ?

— Je dois l'approcher et lui parler.

— Toi ? Mais tu es folle, ma fille !

— Maman ne disait-elle pas qu'un peuple ne peut se relever que si d'abord il croit en lui-même ? Pour ma part, je suis confiante et persuadée que tu sauras convaincre nos camarades. Tu sais que j'ai raison... Fais-moi confiance, le bonheur et le bien-être de notre peuple le valent bien.

— Je veux bien essayer. Pour cela, je dois rassembler sans tarder les camarades pour leur faire entendre raison. Mais je ne peux rien augurer de leur

décision, Raspov a toujours de l'influence. Je cours les réunir au plus vite, car Baïnour est attendu dès demain midi.

Le lendemain, le jeune empereur profita de sa visite à Bachourk pour inaugurer une école. Il s'agissait là d'un signe fort de sa nouvelle politique. Pour lui, l'enseignement était le terreau nécessaire à un peuple pour éclairer ses enfants dans leur futur exercice de la démocratie. C'est bien en ces termes qu'il s'exprima devant une foule réunie pour l'occasion. Tout au long de son parcours, des clameurs et des hurras accompagnaient le cortège officiel. Baïnour ne cessait de saluer de la main ces gens, petits et grands, riches et pauvres, tous heureux de croiser, enfin, celui qui représentait l'espoir d'une vie meilleure.

L'ambiance était euphorique et, soutenu par cet élan, le jeune empereur goûtait aux joies de la popularité.

Se retournant vers son conseiller, il déclara :

— Si ces contrées sont froides, il n'en est rien des cœurs de cette population !

— Majesté, c'est vous qui les réchauffez.

Soudain, un homme sortit du rang et se précipita vers le véhicule de l'empereur. Une arme au poing, il s'apprêtait à faire feu lorsqu'il fut violemment heurté par une jeune femme qui se mit à crier : « Non !! » Aussitôt ceinturé par des gardes du service d'ordre, l'homme fut immédiatement mis hors d'état de nuire. Baïnour, imperturbable, continua à saluer la foule qui redoublait

d'allégresse, tandis que son regard s'arrêtait avec insistance sur cette jeune femme qui lui avait sauvé la vie.

Comme si de rien n'était, le convoi impérial poursuivit son itinéraire. Dès que l'empereur arriva à la Maison provinciale, le chef de la sécurité l'informa qu'un certain Raspov était déjà sous les verrous.

— Qu'en est-il de cette jeune femme sans laquelle je ne serais peut-être plus de ce monde ?

— Majesté, elle se nomme Waleshka, fille de Pashka, un membre, semble-t-il, très actif de cette bande de rebelles, déclara le chef de la sécurité.

— Tiens donc ! Que l'on m'amène cette personne. Je veux en savoir plus sur elle.

Alors que déclinait le soleil pâle de février, une escorte franchissait les grilles du parc. Au travers des carreaux bleutés de la salle de réception, l'empereur reconnut la silhouette de celle que l'on ne tarda pas à annoncer. Waleshka apparut entre deux gardes. D'un geste, Baïnour fit signe qu'on les laissât seuls.

— Altesse ! Je suis votre dévouée, déclara-t-elle, se jetant aux pieds du jeune monarque.

— Relevez-vous, Mademoiselle, je vous en prie. Prenez place !

Après un court silence, il reprit :

— Je voulais vous remercier pour votre geste qui m'a sauvé la vie. Sachez, Mademoiselle, que je ne vous en serai jamais assez reconnaissant.